

# A nos charmantes lectrices

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 13

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188677>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

à l'eingré, que remaôfâvont et que couilâvont à l'avi que lè dou coo passâvont. Ne sé pas se cliiâo bétions demândâvont âo bin se sè desont dâi gros mots ; mâ tantiâ que fasont onna chetta dè caïons ; et lo iâiâ que vollie couiënâ l'autro, lâi fe :

— En foilà teusse qui barlent pon vranzais ; entendez-fous, Chan L'vi ?

— Vouï ! se repond lo vaudois, mais y z'ont bougrement l'accent allemand.

### A nos charmantes lectrices.

Mesdames, vous mettez :

Le chaperon de la Force,  
Le manteau du Courage,  
La tunique de la Simplicité,  
Le voile de l'Humanité,  
La collerette de la Modestie,  
La manchette de la Pureté,  
La cravate du Dévouement,  
La ceinture de la Piété,  
Les gants de la Douceur,  
Les chaussures du Zèle,  
Le bracelet de l'Abnégation,  
L'anneau de la Fidélité,  
Les bijoux de la Patience,  
L'éventail de l'Amabilité,  
L'ombrelle de la Charité,  
La montre de l'Exactitude,  
La bourse de l'Aumône,  
Le livre des saintes Pratiques,  
Le bouquet des bonnes Résolutions.

Et ainsi parées, vous n'aurez point à redouter des ans l'irréparable outrage ; vous serez toujours belles et les plus aimées des épouses, des mères et des sœurs.

### Le dernier des Villaz.

XI

La nuit tombait. Le ciel avait été couvert toute la journée, il n'y avait pas de coucher de soleil, et les bois, les montagnes se fondaient dans une teinte uniforme et grisâtre, triste à voir. Le château de Romont, debout sur sa colline, semblait s'être endormi avant l'heure accoutumée. Personne ne gravissait le chemin tortueux qui y conduit, pas une âme ne sortait de ses portes, et, sur les remparts, les soldats du comte étaient invisibles.

Les corbeaux seuls sillonnaient l'air en jetant des cris éperdus auxquels les grenouilles, cachées dans les roseaux, semblaient répondre par de plaintifs coassements. L'ombre devenait de plus en plus intense, et le silence augmentait avec elle. On n'entendait aucun bruit.

Tout à coup, le son d'une petite cloche, qui éparpillait dans la nuit ses notes doucement argentines, troublait cette paix solennelle.

C'était l'Angelus qu'on sonnait à la chapelle du château de Romont.

La cloche eut à peine achevé sa pieuse mélodie, qu'un moine, le capuchon relevé sur la tête, la figure masquée par une barbe épaisse, les reins ceints d'une courroie à laquelle était suspendu un chapelet, se présenta à la porte du château.

À sa vue, les gardes s'empressèrent de baisser le pont-levis et se retirèrent discrètement pour lui livrer

passage. Abimé, semblait-il, dans des méditations profondes, le religieux passa sans lever les yeux.

Le château devait lui être familier, car il entra sans adresser la parole à personne. Le majordome l'ayant aperçu, roula jusqu'à lui son ventre énorme et essava une révérence qui le fit craquer ; il introduisit le moine dans la salle de réception, et lui servit à boire et à manger.

Il lui demanda s'il tenait à voir le comte encore dans la soirée.

— Non répondit l'inconnu, je lui présenterai mes hommages demain, après avoir dit la messe. Je suis très fatigué ; j'arrive de Lausanne.

Le majordome alluma une chandelle de résine et conduisit le religieux dans la chambre destinée aux gens d'église qui demandaient l'hospitalité du comte.

Dès qu'il en eût franchi le seuil, le moine s'agenouilla sur le prie-Dieu dressé devant une petite statue de la Vierge, grossièrement sculptée dans une racine de buis.

Le majordome se retira doucement.

L'homme qui priait tendit l'oreille.

Comme il n'entendait plus rien, il se leva en poussant un soupir de satisfaction, éteignit la chandelle de résine, et s'approcha de la fenêtre.

La vue donnait sur la campagne : l'œil distinguait encore vaguement les méandres nombreux que la Glâne trace à travers les taillis et les forêts. Quelques étoiles brillaient dans le ciel comme des clous d'or sur un velours noir.

Le religieux ouvrit le guichet de la fenêtre et avança avec précaution sa tête encapuchonnée. Il regarda à droite et à gauche : tout était plongé dans le plus grand silence, pas une branche d'arbre ne bougeait, pas un cri de sentinelle ne frappait l'air : on se fût cru dans un château abandonné. Et ce qui prêtait d'autant plus à l'illusion, c'était la voix triste et saccadée d'un chatuant perché sur une tourelle voisine.

Lorsque le moine referma le guichet, un sourire diabolique effleurait ses lèvres minces et pâles.

Il poussa le verrou de la porte, écouta encore, et un rire guttural contracta sa hideuse figure.

Il s'approcha de son lit en murmurant une phrase inintelligible, puis d'un tour de main il abaissa son capuchon et enleva la fausse barbe qui masquait la moitié de son visage.

En voyant ses dents pointues comme celles d'un loup, qu'un rictus sinistre découvrait à demi, son nez crochu et effilé comme une lame de couteau, on eût reconnu tout d'abord le petit Juif qui, la nuit précédente, soignait avec tant d'empressement le seigneur Rodolphe de Villaz.

Une joie féroce illuminait ses traits : il paraissait déjà savourer le bonheur que lui préparait une vengeance longtemps méditée.

En sortant de sa cabane cachée au fond des bois, le Juif ne s'était pas directement rendu au château de Romont. Il y serait arrivé de jour et ses plans auraient pu être dérangés. Il avait découvert dans les rochers qui encaissent la Glâne une espèce de caverne dont l'accès difficile était une garantie de sécurité. Pour y parvenir, il s'attachait à une corde roulée autour d'un arbre, et se laissait glisser le long d'une paroi presque perpendiculaire. C'est dans cette cavité profonde et divisée en plusieurs compartiments qu'il déposait le fruit de ses vols et de ses rapines.

Deux heures après avoir quitté Rodolphe, il pénétrait donc dans cette retraite, où il déjeuna, car il y avait là des corbeilles de viande fumée et des outres pleines de vin.

Des vêtements de toutes formes et de toutes cou-